

La solitude qui devient lumière

Pierre Raphaël Pelletier

Number 75, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42175ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, P. R. (1994). La solitude qui devient lumière. *Liaison*, (75), 48–48.

La solitude qui devient lumière

À Anne-Marie Émond, peintre,
et à tous ceux et celles
qui font de la peinture
en Ontario français.

Il y a bien longtemps que la peinture n'a plus à être belle pour être valable, pertinente, nécessaire, authentique et vraie.

Elle n'a qu'à être peinture, geste en gestation de couleurs, couleurs à faire une lumière dont seuls les peintres savent qu'elle vient à la main, à la manière de la grâce du soleil au creux des frissons or mauve des fins de février.

Les peintres sont solitude; ils et elles peignent avec cette solitude en devenant de plus en plus émotion d'une rumination volatile au sein de matériaux élémentaires, la matière. Les peintres peignent avec cette émouvance d'un espace insituable, intenable pour ceux et celles qui voudraient l'arpenter, le mesurer, le posséder.

Les peintres qui peignent savent que l'espace à peindre fuit avec la lumière devant les rituels de la peinture. Peindre au rythme d'une patiente certitude à ne pouvoir peindre un espace qui se fige. Peindre partout, toujours, sans arrêt. Jour et nuit, jusqu'à l'éclatement des yeux, du système nerveux, du temps, de la vie, jusqu'à ce que chaque peinture, chaque toile, chaque œuvre qui cherche une autre œuvre soit l'existence magnifique d'une dérive, d'une intelligente pauvreté à laisser la lumière devenir couleurs d'un espace en rupture avec tout ce qui était là avant comme acquis visuel, comme objet de perception facile.

Et à chaque fois que l'artiste fait trop vite, tente de faire peinture sans être envahi par cette pauvreté du dépouillement ultime, l'espace disparaît, se réduit à rien devant de pauvres couleurs, de pauvres déclarations, de faux gestes de peintre.

Et l'artiste n'a plus devant lui, devant elle, que de l'air, que des poussières qui flottent au-dessus de son épuisement. Ce silence du vide le sauvera du néant, la ramènera tôt ou tard à une peinture qui doit se faire à travers lui ou elle sans qu'il lui soit nécessaire de la gérer, de la gouverner, de

«Les oeuvres d'art sont d'une infinie solitude; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles...»

Rainer-Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*

l'expliquer. L'artiste maudira le temps et le temps que ça prendra à peindre cela.

S'oubliant, il ou elle peindra les poésies des villes, les matins, nuits, aurores, ces rires de rien sous les réverbères jaunes cendrés par la pluie. Il ou elle peindra avec les caresses des lumières, des plages blanchies de la nuit qui attendent ceux et celles aux tracés d'argent bleu.

À cet endroit, en ce lieu où coïncident l'odeur sublime des pigments et la pâte lumineuse des doutes, des tourments, surgit de nouveau une peinture que l'artiste n'espérait plus faute de temps, faute de moyen, faute d'avoir tout perdu à proposer la réalité autrement qu'avec des recettes, des maniérismes de critiques qui ne voient plus.

Les peintres peignent amants, amantes au sein de leurs peintures, au sein de cet isolement effrayant qui les amène à l'autre qui sait sentir le dépassement de l'incertitude à peindre tout le temps.

Et je continue à rêver à ce rêve impossible, à ce jour où l'artiste fera une peinture que l'on ne pourra pas atteindre par la distance des yeux, par l'histoire de ce qui a été peint avant. Ce sera une peinture inatteignable pour ceux et celles qui voudront demeurer spectateurs, percevant jouisseurs à la surface, aux dehors des choses et des êtres.

Ce sera une peinture que l'on ne pourra atteindre que par la seule vertu d'une vibration, d'une harmonisation, d'une pratique de la main qui aura à se donner le même parcours de celui ou de celle qui aura fait œuvre. De cette pratique partagée de la couleur naîtra la véritable voyance du faire.

Cette peinture sera à la fois instant brillant du je et de son éclat dans la durée éternelle de l'autre.

Nous «sommes toujours en mouvement dans l'espace infini» (Rainer-Maria Rilke).

Pierre Pelletier